

L'Inconnu de Belleville

Par PIERRE ZACCONE

Celui-ci, au contraire, restait impassible, l'épée droite, rigide, et ne s'occupait qu'à parer les bottes multipliées dont il était assailli.

Cela dura peu.

Une ou deux minutes au plus... au bout desquelles un cri de rage s'éleva, et l'on vit le vicomte lâcher son épée et porter la main à son bras.

—Touché! fit Georges Berthaud en courant à lui.

—Oh! légèrement, dit le colonel, une simple piqûre. Je savais ce que je faisais. Le vicomte en sera quitte pour porter son bras en écharpe pendant quelques jours, et j'espère qu'il ne refusera pas demain d'oublier ce déplorable incident.

On avait fait avancer la voiture du vicomte, qui perdait un peu de sang. Chacun des spectateurs s'éloigna, diversement impressionné, mais sincèrement ému de la conduite du colonel.

Il ne resta plus bientôt dans le jardin que les deux magiciens.

—Est-ce que nous restons là, papa Leduc? dit l'agent. A quoi pensez-vous donc?

Leduc releva le front.

—Bizarre! bizarre! murmura-t-il.

—Eh! c'est tout simple, au contraire; mais vous conviendrez qu'il faut admirer la générosité du colonel.

—Heu! il faut attendre, et demain peut-être en apprendrons-nous de belles. Mais vous avez raison, après tout; nous ne pouvons prendre racine ici. Cependant, il y a quelqu'un qui doit m'attendre quelque part, et je ne veux pas rentrer sans lui.

—Votre commis?

—Précisément.

L'agent ricana.

—Eh bien, papa Leduc, dit-il, s'il n'y a que lui qui vous retienne, vous pouvez vous donner de l'air. Maman Brochon est venue qui lui a remis un lettre, et il paraît que cette lettre était intéressante, car il ne l'a pas plus tôt lue qu'il a disparu.

—Et où est-il allé?

—A Belleville...

—Leduc fit un mouvement.

—A Belleville!... répéta-t-il. Ah! je devine tout... Mais le malheureux ignore le danger qu'il court... et il ne faut pas...

Sans ajouter un mot de plus, Cyprien Leduc se hâta de quitter le parc et de gagner les Champs-Élysées. Il restait encore quelques voitures dans l'avenue. Il en prit une.

—A Belleville! dit-il en se précipitant à l'intérieur.

Et le fiacre partit.

XI

Le billet que venait de recevoir René l'avait surpris au milieu de ses doutes les plus amers. Depuis la rencontre de Saint-Mandé, il n'avait pas revu Gilberte. A de certains moments même, il désespérait de la revoir jamais. Et voilà que tout à coup Gilberte venait à lui et l'appelait.

—“Venez, disait-elle, je vous attends et je vous aime toujours!”

Puis l'adresse et les précautions qu'il fallait prendre.

René n'avait vu que ces mots: Je vous aime toujours!

Et il était parti.

Dans le trajet, toutefois, il réfléchit.

On l'attendait passage de la Duée; il verrait une petite lumière briller à la dernière fenêtre de gauche du premier étage; il frapperait trois coups dans sa main, on lui ouvrirait la porte qui donnait sur le passage et il entrerait.

Arrivé rue de Pixérécourt, il descendit sur le trottoir, recommanda au cocher de l'attendre et enfila le passage.

Il était près d'une heure.

Devant lui s'élevait une petite habitation qui semblait dormir, et une seule fenêtre brillait dans la nuit—c'était la

dernière à gauche—celle de la chambre de Gilberte.

Alors il frappa trois coups dans sa main.

L'effet ne se fit pas longtemps attendre, la lumière disparut du premier étage, descendit au rez-de-chaussée, et bientôt il entendit le sable des allées crier sous un pied furtif et doux.

C'était Gilberte...

Quand la porte s'ouvrit, il ne fut pas maître d'un premier mouvement irréflecti et, s'étant précipité en avant, il prit la pauvre enfant dans ses bras et la serra énergiquement contre sa poitrine.

—Vous! c'est bien vous? dit René, enivré; et moi qui désespérais de vous revoir jamais...

—Ne restons pas ici, balbutia la jeune fille, auprès d'elle.

—Ah! j'ai hésité bien longtemps avant de vous écrire, dit-elle alors, mais j'ai pensé que vous deviez être bien malheureux. Moi-même, je souffrais beaucoup de cette cruelle séparation, et j'ai saisi la première occasion...

—Mais cet homme a donc quelque mystérieux dessein pour vous cloîtrer ainsi qu'il le fait?

—Je l'ignore.

—Enfin, que vous a-t-il dit pour expliquer sa conduite?

—Il m'a dit que vous étiez un ennemi, que je ne devais plus vous revoir et que, si je lui désobéissais, ce serait ma honte ou votre mort.

Et comme, en parlant de la sorte, Gilberte s'était prise à trembler et à pâlir, René l'attira doucement sur sa poitrine.

—Ah! ne craignez rien de moi ni pour moi, répliqua-t-il avec force. Vous n'aurez jamais à rougir de mon amour, Gilberte, pas plus que je n'aurai à craindre de ses violences.

—C'est égal, reprit Gilberte, je suis bien triste souvent, et je me demande avec effroi ce que nous allons devenir, vous et moi, et quel avenir nous prépare cet amour.

—Eh bien, moi je vais vous le dire. Ecoutez-moi.

—“Il faut fuir! murmura-t-il d'un ton ardent; quittez cette demeure où vous courez des dangers certains; abandonnez cet homme, qui n'ose dire ni qui il est ni ce qu'il veut.

—Mais où voulez-vous que j'aille?

—Chez M. Leduc. C'est un homme d'honneur, lui, et nul ne trouvera mauvais...

—C'est très grave ce que vous me proposez; laissez-moi réfléchir.

—Demain, il sera peut-être trop tard.

—Non, René... non! je vous en prie, écoutez!... Cet homme dont vous parlez, il a été bon pour moi... je vous l'ai dit... Je ne puis être ingrate à ce point de le quitter. Aussi, laissez-moi lui parler, je lui dirai mon chagrin, il ne voudra pas me rendre malheureuse, puisqu'il m'a assuré souvent qu'il n'aurait d'autre bonheur que le mien...

—Mais s'il avait menti, interrompit vivement René, que feriez-vous?

—Je suivrais le conseil que vous me donnez et je me laisserais conduire chez M. Leduc.

—Vous le promettez?

—Par votre amour, je le promets.

René parut un peu calmé, mais il demeurait soucieux et triste.

Deux heures sonnèrent en ce moment. Gilberte se prit à frissonner.

—Deux heures! dit-elle; déjà... il ne faut pas rester plus longtemps.

—Mais le colonel ne viendra pas cette nuit. Il est trop occupé de la fête qu'il donne. Que craignez-vous?

—Je ne sais, ce quartier est si désert... souvent j'ai peur.

—C'est une raison de plus pour me permettre de rester.

—Je ne sais, ce quartier est si désert... souvent j'ai peur.

—C'est une raison de plus pour me permettre de rester.

—Je ne sais, ce quartier est si désert... souvent j'ai peur.

Mon Film

Je pilote en ce moment à Paris un brave Hollandais qui eût, je crois, enchanté Voltaire, car il a les naïfs étonnements du Huron.

Nous avons assisté ensemble à l'aposition solennelle de la plaque commémorative sur la maison natale de Paul Déroulède. Je montrai à mon Hollandais quelques-uns des personnages présents: un sous-secrétaire d'Etat, le représentant du président de la République, le vice-président du Conseil municipal, etc.

—Qu'est-ce que c'est que ce Paul Déroulède, me demanda le sujet de Wilhelmine...

—Comment, vous ne connaissez pas le grand patriote qui...

—J'en connais deux.

—Deux?

—Mais oui, il y a celui-ci, dont la mémoire est célébrée par ces personnages officiels, et il y a l'autre...

—Quel autre?

—Le Paul Déroulède qui a été arrêté je ne sais plus combien de fois, fourré en prison, condamné par la Haute-Cour, exilé...

—C'est le même!

—Très curieux, répondit simplement le Hollandais.

Le même dimanche, nous avons vu défiler, rue de Rivoli, le cortège des sociétés patriotiques qui célébraient la fête de Jeanne d'Arc. Un incident assez violent se produisit même sous nos yeux... De jeunes manifestants se mirent à crier: “A bas la Pucelle!” Une bagarre éclata et les ennemis de Jeanne d'Arc, roués de coups, furent arrêtés et conduits au poste.

Le Hollandais avait contemplé cette scène d'un œil calme.

—La dernière fois, me dit-il, que je suis venu à Paris—c'était avant la guerre—j'ai assisté, ici même, à une algare du même genre... Seulement, c'étaient les jeunes gens qui criaient: “Vive Jeanne d'Arc!” qui étaient arrêtés et passés à tabac par les agents.

—C'est que, à cette époque, il était subversif d'acclamer Jeanne d'Arc.

—Maintenant, je vois, c'est le contraire: on ne peut plus la conspuer.

Et le Hollandais ajouta, simplement:

—Très curieux.

Hier, ce drôle de bonhomme m'a fait lire dans un journal un extrait du discours que M. Franklin-Bouillon vient de prononcer sur les auteurs du traité de paix. Il y a, dans ce discours, une phrase comme ceci: M. Clemenceau aura à répondre prochainement devant le pays de son attitude, qui constitue une véritable trahison des intérêts de la France!”

—De quel Clemenceau s'agit-il? me demanda le Hollandais...

—Nous n'en avons qu'un!

—Quoi, ce M. Franklin-Bouillon, qui a été président de la commission des affaires étrangères de votre Chambre des députés, accuse de trahison le “père la Victoire?”

—Il va peut-être un peu loin, mais, depuis quelque temps, c'est un fait que beaucoup de gens ne jugent plus M. Clemenceau de la même façon. Le vent a changé...

—Oui, dit le Hollandais, le vent qui fait tourner les girouettes. Des girouettes, ça ne doit pas manquer sur les toits de Paris.

Et il ajouta:

—Chaque fois que je viens en France j'ai l'air de tomber de la lune... Très curieux!—Clément Vautel.

—C'est que, à cette époque, il était subversif d'acclamer Jeanne d'Arc.

—Maintenant, je vois, c'est le contraire: on ne peut plus la conspuer.

Et le Hollandais ajouta, simplement:

—Très curieux.

Hier, ce drôle de bonhomme m'a fait lire dans un journal un extrait du discours que M. Franklin-Bouillon vient de prononcer sur les auteurs du traité de paix. Il y a, dans ce discours, une phrase comme ceci: M. Clemenceau aura à répondre prochainement devant le pays de son attitude, qui constitue une véritable trahison des intérêts de la France!”

—De quel Clemenceau s'agit-il? me demanda le Hollandais...

—Nous n'en avons qu'un!

—Quoi, ce M. Franklin-Bouillon, qui a été président de la commission des affaires étrangères de votre Chambre des députés, accuse de trahison le “père la Victoire?”

—Il va peut-être un peu loin, mais, depuis quelque temps, c'est un fait que beaucoup de gens ne jugent plus M. Clemenceau de la même façon. Le vent a changé...

—Oui, dit le Hollandais, le vent qui fait tourner les girouettes. Des girouettes, ça ne doit pas manquer sur les toits de Paris.

Et il ajouta:

—Chaque fois que je viens en France j'ai l'air de tomber de la lune... Très curieux!—Clément Vautel.

Le prix d'un soldat anglais et d'un soldat français

Parmi les questions dont eurent à s'occuper les experts financiers franco-britanniques, se posa la question des frais d'entretien des troupes d'occupation.

Et c'est ainsi que l'on apprit qu'un soldat anglais coûte plus cher à nourrir, à vêtir, à équiper qu'un soldat français.

Certes, il nous est parfaitement égal que les Anglais ménagent à leurs Tommies des breakfasts confortables et les gorgent de marmelade Dundee! Tant mieux pour les Tommies! Mais là où la question nous touche, c'est lorsque les frais d'entretien des troupes franco-anglaises étant diminués de la créance totale des alliés sur l'Allemagne, ce supplément de dépenses vient, en somme diminuer notre côte de récupération.

L'Allemagne qui, depuis que M. Lloyd George a pour elle des ménagements de père ne veut faire à l'Angleterre nulle peine, a accepté ce tarif.

Mais, puisque nous sommes directement intéressés, nous avons quelque droit de demander pourquoi les occupants anglais mangeraient par jour pour deux marks-or de plus que les occupants français.

Lorsqu'il s'agissait d'aller aux tranchées, il n'y avait, entre Anglais et Français, pas de privilégiés—du moins, on veut bien le croire, en général. Pourquoi y en aurait-il aujourd'hui?

AUTOUR DE LA PROHIBITION

Washington.—Les Congressmen ont fini par s'accorder ce soir. Le représentant Volstead et le sénateur Sterling ont rédigé un compromis dont les articles empêchent et les perquisitions domiciliaires sans mandat, et l'autorisation de lancer ces mandats sans preuves que des spiritueux sont fabriqués pour la vente.

Un décret permet aux agents de la prohibition de perquisitionner les automobiles et autres moyens de transports, les offices buildings, hôtels et immeubles autres que les domiciles privés.

CLAIR DE LUNE

Votre âme est un paysage choisi
Que vont charmant masques et bergamasques,
Jouant du luth, et dansant, et quasi
Tristes sous leurs déguisements fantasques.

Tout en chantant sur le mode mineur
L'amour vainqueur et la vie opportune,
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur,
Et leur chanson se mêle au clair de lune.

Au calme clair de lune triste et beau,
Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres
Et sangloter d'extase les jets d'eau,
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

COMMENT SUEZ-VOUS?

Voilà une interrogation que nous pourrions faire entrer dans nos mœurs. Elle fit partie autrefois de la civilité puérile et honnête des Egyptiens.

On sait que la préoccupation des hommes fut de tout temps la ralongement possible de la vie. Les Egyptiens avaient des pratiques spéciales pour réaliser ce rêve. Ils croyaient que la transpiration, entre autres manifestations épidermiques, était la source de la santé.

Aussi quand on s'abordait, au lieu de placer notre: “Comment allez-vous?” on se demandait:

—Comment suez-vous?

Transportée sur nos avenues en 1921, cette question ne comporterait, hélas, qu'une réponse:

—Beaucoup trop.

De grands efforts sont faits partout pour soulager la famine en Russie et en Chine.